

Août 1914, un départ « la fleur au fusil » ? Construction et déconstruction d'un mythe



Le document

A la seule vue de cette photographie*, maintes fois publiée, sans mention d'auteur, de date ni de lieu, on pourrait faire écho aux premières phrases du documentaire de Laurent Véray et Agnès de Sacy, (*L'héroïque cinématographe*, 2002), commentant les images de poilus en guerre. Ici pas de tranchées, mais des soldats en marche, des jeunes filles les acclamant, de l'enthousiasme : « ces images, nous les connaissons, pas besoin de légende, ce sont celles [du départ au front en août 1914], mais ces images sont de la fiction. La véritable [mobilisation] est restée invisible ». De fait, faut-il attendre la thèse de Jean-Jacques Becker en 1977 pour écorner sérieusement la vision traditionnelle d'une opinion publique française, censée être belliqueuse et unanimement enthousiaste au moment de l'accueil puis du départ à la guerre, « la fleur au fusil ». Seules quelques grandes villes virent ponctuellement ces manifestations d'euphorie. Les populations des petites villes, des bourgades et des campagnes furent davantage consternées et résignées.

Trente ans après, le cliché résiste. Parfois encore présent dans les manuels scolaires de l'enseignement secondaire, plus souvent dans les ouvrages grand public, le mythe a la vie dure : croyant en une guerre courte et « joyeuse » (J-J Juliaud, *L'Histoire de France pour les nuls*, First Edition, 2004), « les militaires partent "la fleur au fusil" » (F. Bosc, *L'Histoire de France des paresseuses* (sic), Marabout, 2006).

Un retour sur la construction du mythe (ses vecteurs, son enracinement dans le souvenir, sa popularité) et sur sa lente déconstruction s'impose.

* Jacques Moreau, photographe de métier, mobilisé à 27 ans en août 1914 est l'auteur de plus de 2 300 clichés durant la Grande guerre, vendus à divers journaux et revues comme *L'illustration*. Cette photographie, prise en août 1914 à Paris au moment des départs vers le front, est une des plus célèbres.

1/ La construction du mythe : des vecteurs multiples et convergents, dès 1914

☞ Les images produites par les contemporains de la Grande guerre forgent le cliché



Photogramme de *L'Angélu de la victoire*, 1916

Les premières **photographies** paraissent dans la presse dès les jours suivant l'ordre de mobilisation. La scène est immuable : dans les très grandes villes, des soldats en ordre de marche, baïonnette au fusil, arme sur l'épaule droite, avancent sous les vivats de la foule qui se tient de part et d'autre de la chaussée. *L'Illustration* du 15 août publie un cliché de L. Gimpel légendé « *Le départ du régiment. La population parisienne acclame ceux qui vont se battre* » ; le commentaire évoque « *un souffle de joie et d'enthousiasme qui passe sur le pays* ». Les opérateurs d'**actualités** Gaumont ou Pathé tournent de semblables images qui seront régulièrement convoquées dans des films de fiction ou dans des documentaires... jusque de nos jours.

Des **films** patriotiques produits en masse, sur initiative privée et commerciale, répondent à l'attente du public de l'arrière. Ils reconstruisent les scènes de départ s'éloignant alors de la réalité vécue dans les campagnes, empreinte de tristesse et de résignation... Ainsi *L'Angélu de la Victoire*, de Léonce Perret (1916) ou *Mères françaises* de Louis Mercanton et René Hervil (1917) montrent-ils une mobilisation enthousiaste dans des villages français. Ces films contribuent à enraciner le mythe tout en forgeant une image fausse. « *S'il ne se passait rien de guerrier à quelque distance du front, il se passait beaucoup de choses dans les imaginations (...). Les petits Bretons de l'époque étaient enfermés dans leur univers : ils en furent brusquement débusqués par l'irruption d'une foule d'images colorées et vibrantes* ». La perception du petit Maurice Le Lannou, alors un écolier dans la guerre, n'est pas très éloignée de celle du monde des adultes, une perception entretenue par les **discours** et **articles** ambiants, les **cartes postales**, les **chansons**, dans les **expositions**, les **musées** ...

☞ La littérature de guerre et du souvenir l'enracinent

C'est vraisemblablement les belles-lettres, matrices du souvenir de la guerre, qui ancrent le départ « la fleur au fusil ». Là encore, dès les premières semaines de guerre, « *une vague de littérature en provenance du front submerge les sociétés* » (Nicolas Beaupré). Publiés dans la presse, dans des ouvrages, sous la forme de récits, de journaux ou de romans, les écrivains combattants deviennent des « *autorités narratives* » en même temps que « *des producteurs de représentations du conflit* » (ibidem). Ainsi Roland Dorgelès, en 1919, dans *Les Croix de bois*, ouvre son récit par les mots suivants : « *Les fleurs, à cette époque de l'année, étaient déjà rares ; pourtant on en avait trouvé pour décorer tous les fusils* ». En 1926, l'écrivain Joseph Delteil (*Les Poilus : épopée*) rappelle que lorsque « *des détachements passaient, chaque fusil avait droit à une fleur ; et chaque soldat avait droit à un baiser* ». Deux ans plus tard, l'expression est consacrée par Jean Galtier-Boissière dans son livre au titre éponyme « *La fleur au fusil* », repris pour l'un de ses chapitres lorsque le 2^{ème} bataillon s'ébranle, « *musique en tête, fleuri, acclamé* » (p 72), au milieu des « *cris de la foule bruyante, les drapeaux qui flottent à toutes les fenêtres, les fleurs bigarrées qui ornent les képis, les capotes et les fusils, donnent à ce départ un air de fête joyeuse* » (p 76). Nombre d'écrivains s'expriment alors comme témoins du conflit au nom d'une fin morale : « *que la véritable histoire de la guerre fût dite et entendue* » (Jay Winter).

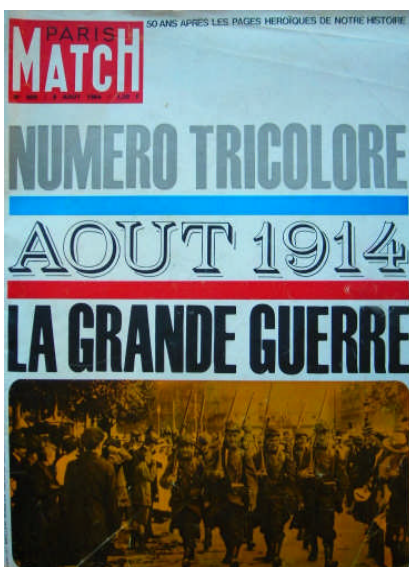


Publié en 1928, l'ouvrage inaugure la deuxième vague des récits de guerre des anciens combattants

La véracité des lignes écrites n'est pas remise en cause par le corps social. Pas plus qu'après la seconde guerre mondiale lorsque **les souvenirs** publiés à l'aune de la mobilisation de 1939 semblent inscrire comme indiscutable cette mémoire. Eugène Delahaye, ancien directeur d'un grand journal de province, s'adresse à ses lecteurs en 1946 : « *la mobilisation se passa dans un enthousiasme que les anciens n'ont pu oublier. Rien de comparable à celle de 1939, qui fut morne et lente (...). Et on partit à la guerre comme on part à une fête ! Vous vous souvenez ?* ». Vingt ans plus tard, une biographie-interview à succès réactive cette image dans la bouche d'Ephraïm Grenadou, paysan français : « *Tu aurais vu les gars. C'était quasiment une fête cette mobilisation là (...). Dans l'ensemble, le monde a pris la guerre comme un plaisir* ».

☞ Les publications grand public relaient le souvenir dominant de l'engouement

La presse magazine des années 1960 diffuse le mythe de l'élan patriotique unanime. A l'occasion du 50^{ème} anniversaire du début de la Grande Guerre, *Paris Match* inaugure le premier de ses trois numéros spéciaux par un cliché non identifié en Une, mais rapidement identifiable, titrant, dans le sommaire du dossier, « *l'enthousiasme de la mobilisation* ». Plus près de nous, le numéro spécial de l'hebdomadaire *Marianne* de janvier 2003, intitulé « *Comment les guerres commencent-elles ?* », introduit le dossier par un titre (« *La folie des hommes, le fracas des armes* ») auquel répondent en écho deux photographies de ces « *trains du plaisir* », là encore maintes fois utilisées, l'un s'ébranlant comme le veut la vulgate « *nach Paris* », l'autre « *à Berlin !* ». La légende est sans ambages : « *Août 1914. Des deux côtés du Rhin, les armées partent la fleur au fusil* ».



Paris Match, 8 août 1964

☞ Le monde de la recherche et de l'enseignement n'est pas exempt et concourt à la diffusion du mythe

L'histoire savante elle-même a longtemps reproduit le cliché d'une vision héritée du passé, instrumentalisée au besoin. Les **manuels universitaires** n'ont pas hésité, dans le cadre d'*Histoire(s) de la Troisième République* alors en vogue, à perpétuer le mythe. Jacques Chastanet, en 1955, dans son tome IV consacré aux *Jours inquiets, jours sanglants (1906-1918)* fait un récit haletant des premiers jours d'août, ponctué d'élan sans nuance rappelant une vieille image d'Epinal : « *la mobilisation se poursuit en France dans l'ordre, le calme et l'enthousiasme. Drapeaux tricolores à toutes les fenêtres, Marseillaise ininterrompue, gares fourmillant de réservistes qui s'arrachent courageusement aux bras de leurs familles ; trains se succédant sans interruption chargés de troupes en pantalons rouges et que les populations acclament ; hommes dégagés d'obligations militaires se pressant dans les bureaux de recrutement* ». Une description qui colle à l'image près aux premières scènes du film réalisé en 1932 par Raymond Bernard, *Les croix de bois*, adapté du roman de Dorgelès. Le *Que-sais-je ?* de Paul M. Boujou et Henri Dubois sur l'histoire de la III^{ème} République évoque à son tour « *l'enthousiasme du départ, "la fleur au fusil"* » de sa première édition, en 1952... jusqu'à sa « *12^{ème} édition corrigée* » en 1992.

Jean-Pierre Azema et Michel Winock, dans *La III^{ème} République*, publié en 1970 chez Calmann-Lévy, évoquent, après être partis à la recherche des facteurs de la guerre, « *l'explosion patriotique [et l'enthousiasme martial] du mois d'août 1914* ». Même Pierre Renouvin, l'année précédente, lorsqu'il se lança, aux PUF, à envisager les contours de *La crise européenne et la première guerre mondiale (1904-1918)*, soulignait en creux l'euphorie du départ : « *à mesure que les souffrances se propagent, l'enthousiasme ne peut plus suffire à faire marcher les hommes* ». Un élan patriotique qu'on retrouve dans le texte comme à l'image dans la magistrale entreprise éditoriale menée par Bordas/Laffont en 1968 sous la direction de Maurice Meuleau, *Le monde et son histoire* publié dans la *Bibliothèque des connaissances essentielles*, en 11 volumes. Une édition présente dans toutes les bibliothèques universitaires. Avec toujours les mêmes photographies et le même « *départ des mobilisés dans l'enthousiasme* ». Une vision largement relayée par les manuels scolaires jusqu'au début des années 1980 (cf infra).

2/ Vers la remise en cause du mythe à partir des années 1960

☞ Un témoin et un historien posent les premiers jalons de la démythification du départ enthousiaste

En 1953, Maurice Genevoix, dans *L'Almanach du Combattant*, principale publication des anciens combattants reprise en 1949 après une interruption de 8 années, évoquant son « *souvenir du 11 novembre 1918* » se remémore les premiers jours de la guerre : « *Des cris ? Des chants ? Moins que ne le dit la légende. Les regards que nous échangeions relevaient autre chose que l'enthousiasme guerrier : une angoisse virilement refoulée, une résolution grave et dure* ». Peut-être l'historien du religieux André Latreille avait-il lu ces lignes lorsqu'en 1964, dans un article du *Monde* intitulé « *1914, réflexions sur un anniversaire* », il soulignait qu'« *il [était] temps de s'élever contre la version d'une sorte d'ivresse patriotique s'emparant des Français à la nouvelle de la mobilisation. (...) Avec quelques photos empruntées au Miroir, quelques extraits du Matin et de L'Echo de Paris, on a peut-être tenté de définir les réactions de l'opinion et de broser un tableau absolument fallacieux* »

☞ De nouvelles interrogations sur « les objets, les approches et les problèmes » de l'histoire

Les mutations apparues dans le champ épistémologique de l'histoire depuis *l'Ecole des annales* accompagnent la réflexion et le tournant opéré pour écrire l'histoire de la première guerre mondiale. Le cycle long d'une histoire bataille /histoire militaire / histoire diplomatique qui avait jusqu'alors prévalu est battu en brèche. Les historiens s'emparent de nouvelles sources (rapports de préfets, d'instituteurs, carnets de fronts, journaux de tranchées, discours des anciens combattants...). Le regard se décentre sur des disciplines proches comme les sciences politiques, sur des problèmes nouveaux comme l'opinion publique. Pierre Renouvin, en 1969, dans sa préface à Marc Ferro, *La Grande Guerre 1914-1918*, suggère d'aborder les « *courants de la psychologie collective* », « *l'attitude de la masse de la population* » en tant que « *conscience collective* », ses « *réactions profondes* ». Jean-Baptiste Duroselle lui fait écho trois ans plus tard dans *La France et les Français 1914-1920* en s'interrogeant sur le départ enthousiaste des mobilisés : « *jusqu'où va ce mouvement dans les profondeurs de la nation ? (...) Il faudrait avoir des études sur les campagnes où, sans doute, faute de grands rassemblements, l'exaltation collective fit souvent place à des attitudes plus amères* »

☞ Des nouvelles générations, un renouvellement historiographique

Ces questionnements nouveaux ont débouché sur des travaux entrepris par une nouvelle génération d'historiens publiés dans les années 1970. Ils proposent une (re)lecture du premier conflit mondial dans le cadre d'une perspective plus globale dont les résonances ne s'arrêtent pas à l'armistice (Antoine Prost, *Les anciens combattants dans la société française, 1914-1939*, Presses de la FNSP, 1977) et imposent une histoire sociale de la Grande Guerre, une vision au niveau des peuples, sur le front (Guy Pedroncini, *1917. Les mutineries de l'armée française*, Julliard, 1968) ou à l'arrière, cet « *autre front* », au prisme de l'opinion publique (Jean-Jacques Becker, *1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre*, Presses de la FNSP, 1977).

Ainsi la vulgate communément admise depuis les premières semaines d'août 1914, relayée par des photographies que les contextes successifs avaient accrédité (l'effort de guerre, puis le mouvement pacifiste de l'entre-deux-guerres, la mobilisation de 1939, les préoccupations historiographiques tournées vers l'histoire diplomatique, un imaginaire social solidement ancré dans cette perspective...) pouvait prendre fin.

➤ **Quelles utilisations en classe ?** :

La présence du mythe a été forte jusqu'il y a peu dans l'enseignement secondaire. A l'instar du **film pédagogique** *Images de la Grande Guerre 1914-1918*, sur les étagères de la plupart des « labos » d'histoire et géographie durant des décennies. Réalisé en 1957 par Edouard Bruley, président de la *Société des professeurs d'histoire*, édité par la *Société Nouvelle Pathé Cinéma* et diffusé sous forme de cassette VHS par le CNDP, le documentaire, au format idéal d'utilisation en classe, a contribué à fournir aux élèves des générations d'après-guerre, sous les

habits d'un discours mi-scientifique mi-didactique, l'image de soldats et de mobilisés « *salués par les acclamations de la foule, rivalisant d'entrain et d'optimisme* ».

Dans les années 1970, alors que les documents, en particulier photographiques, abondent de plus en plus dans les **manuels scolaires**, lorsque mobilisation et départ à la guerre sont évoqués, le cliché peut se nicher au cœur de la problématique des leçons. Le Berstein/Milza édité chez Nathan pour les classes de 3^{ème} en 1975 ouvre le chapitre avec, pleine page, la photographie publiée par *Paris Match* en 1964. La légende est sans équivoque : « *Les premiers fantassins partent pour la frontière dans une atmosphère de kermesse et d'exaltation patriotique* ». La problématique ne l'est pas moins, soulignant qu'« *enthousiasme des combattants et des civils (...) caractérisent les débuts de la guerre* ».

C'est l'image qui prévaut aussi dans la quasi-totalité des **manuels de collège** de 1971 à 1984 : celle d'une mobilisation s'effectuant partout et sans distinction, dans la frénésie et la ferveur. Le ton est en revanche beaucoup plus mesuré dans les éditions suivantes. Les fameuses photographies disparaissent, le texte de cours ne fait que très peu allusion à l'atmosphère de départ. Ou alors le document photographique est mis en perspective avec un texte qui permet d'affiner l'analyse, à l'instar de la belle double-page de l'édition Bordas de 2007 consacrée au mois d'août 1914.

C'est la perspective adoptée dans les **manuels de lycée** depuis 1988. Quatre cas de figures sont posés. Celui, minoritaire, qui perpétue le cliché (Istra 1988, titre d'un ensemble de textes : « *La fleur au fusil* »). Celui dont le légendage des photographies (toujours les mêmes, puisées dans un corpus bien mince...) orienté vers l'enthousiasme est contredit dans le texte de la leçon qui en amoindrit prudemment la portée (« *Certains témoins considèrent que ces démonstrations ne sont qu'une façade* », Hachette 1988). Celui où le cours contredit l'ivresse affichée et relève la résolution d'une population consternée. Enfin les documents mis en perspective avec d'autres, littéraires ou manuscrits, afin de placer les élèves dans le cadre d'une analyse et de les amener vers une complexité plus proche de la réalité vécue. Voire, comme le fait un contributeur particulier il est vrai, Jean-Jacques Becker dans les éditions 1988 et 1997 chez Belin, de poser en commentaire le statut du document : « *Deux des photographies qui fondèrent le mythe du départ dans l'enthousiasme : en Allemagne et en France. Il y eut bien, au moment précis du départ, des scènes d'exaltation patriotique. La photographie, en éternisant ces instants, a forgé le mythe [d'une guerre accueillie dans l'enthousiasme, et] d'un départ dans l'euphorie* ».



Histoire. D'une guerre à l'autre (1914-1939). Classes de 1ères A, B, S, Hachette, 1982

Plusieurs modalités d'utilisation de ces clichés peuvent se dégager, en fonction des objectifs qu'on s'assigne, **en classe de 3^{ème} ou de 1^{ère}** :

- ☞ **Confronter l'image-cliché à des textes contemporains** qui nuancent fortement l'enthousiasme et le circonscrivent aux grandes villes, les jours de départ des régiments vers le front [cf la proposition sur le site des archives départementales des Pyrénées-Atlantique traitant de l'entrée en guerre des Basques et Béarnais en 1914 : <http://www.cg64.fr/fr/pagesEditos.asp?IDPAGE=214&id=1589A56D>]
- ☞ **Interroger sur le statut du document** en histoire : exemplaire ? unique ? total ? particulier ? véridique ? partiel ? complémentaire ? On peut :
 - aiguillonner l'*esprit critique* des élèves en proposant à des groupes différents un corpus de documents montrant un départ joyeux, un autre offrant une vision radicalement différente, un dernier qui reprendrait l'ensemble des documents et amènerait à une vision plus complexe.
 - rapprocher l'observation de photographies contemporaines, prises à Paris [<http://www.parisenimages.fr>] au moment de la mobilisation qui présentent plusieurs visages : enthousiasme martial, intimité et tristesse etc... *Réflexions sur le cadrage, le hors-champ, l'intention...*
- ☞ Faire **émerger la notion d'historiographie** en confrontant des extraits de manuels scolaire ou d'ouvrages avant la thèse de J-J Becker, puis après, en accompagnant les documents d'un CR de son ouvrage par exemple qui souligne le tournant opéré.

Sur le web

- ✓ <http://terrain.revues.org/index1027.html> : Yves Pourcher, « **Les clichés de la Grande Guerre** », *Terrain*, n° 34, mars 2000, article mis en ligne le 9 mars 2007. Le regard d'un ethnologue sur la mobilisation d'août 1914.
- ✓ <http://www.imprimerie-d3.com/actesducolloque/presentation.html> : **Traces de 14-18**, Actes du colloque international de Carcassonne, édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, avril 1996
- ✓ <http://www.parisenimages.fr/fr/galerie-des-collections-selection.html?lieu=&personnalite=&oeuvre=&mots=mobilisation&source=&noiretblanc=&couleur=&oeuvre=&debut=&fin=&exact=&start=0&count=20> : les collections photographiques de la ville de Paris présentent **une soixantaine de clichés sur la mobilisation de 1914** dans la capitale

A Lire

- ✓ Jean-Jacques BECKER, **1914 : comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914**, Presses de la FNSP, 1977, 638 p
- ✓ Christ. PROCHASSON, Anne RASMUSSEN (ss dir), **Vrai et faux dans la Grande Guerre**, La Découverte, 2004, 360 p [J-J Becker, dans sa contribution « "La fleur au fusil" : retour sur un mythe » évoque les questionnements et les problèmes méthodologiques qui guidèrent sa réflexion et son travail]
- ✓ **Guerre et cultures 1914-1918**, collectif, Armand Colin, 1994, 445 p [marque le deuxième tournant historiographique majeur après celui des années 1970 et envisage la place que tient la première guerre mondiale dans l'histoire culturelle du 20^{ème} siècle]
- ✓ Patrick MOUGENET, « Raconter la première guerre mondiale 1900-1998 », **Historiens & Géographes**, n° 364, oct-nov 1998, p 45-68 [propose des pistes pédagogiques à partir d'une quarantaine de documents sur les représentations successives de la Grande Guerre]

L'auteur



Patrick MOUGENET, professeur au lycée Le Verger à Sainte-Marie (La Réunion). Contributeur occasionnel ou régulier sur divers sites : cinehig.Télédoc.ac-Réunion, Infocrise..., pmougenet@wanadoo.fr

Au sommaire du prochain numéro :

Le retable d'Issenheim

Le Labo, revue bimestrielle des Clionautes

Directrice de publication : Caroline Jouveau-Sion
 Rédacteur en chef : Jean-Pierre Meyniac
 Adhérer à l'association : <http://www.clionautes.org/spip.php?article493>